



*La sculpture était seule, comme l'était le tableau, le tableau de chevalet, mais elle, elle n'avait absolument pas besoin d'un mur, comme celui-ci. Elle n'avait même pas besoin d'un toit. C'était un objet qui pouvait exister pour lui seul, et il était bon de lui donner l'essence d'une chose à part entière, autour de laquelle on pouvait déambuler et que l'on pouvait regarder sous tous les angles. Et pourtant, elle devait bien se distinguer de quelque manière que ce soit de toutes les autres choses, des choses ordinaires, que chacun pouvait appréhender en face. Elle devait d'une manière ou d'une autre devenir taboue, sacro-sainte, se libérer du hasard, se couper du temps, au cours duquel elle s'élevait, solitaire et merveilleuse comme le visage d'un voyant. Elle devait maintenir sa place à elle, sa place à l'abri, qu'elle ne devait pas au hasard, et elle devait être insérée dans la permanence immobile de l'espace et dans ses grandes lois. Dans l'air qui l'entourait, on devait l'inclure comme dans une niche et lui donner une sécurité, un port et une grandeur, qui proviendrait non de sa signification mais de sa simple existence.*

Rainer Maria RILKE, *Auguste Rodin*, Éditions La part commune, 2001 [édition originale allemande 1913]